

— OÙ allons-nous ? demanda Maurice furieux.

— En prison, mes mignons ; vous aurez le temps d'y réfléchir pour me dire qui a mangé mes fraises.

— Ah ! c'est trop fort, cria Maurice ; nous ne sommes pas des voleurs ! Demandez à papa si j'ai jamais menti."

M. Mathieu grommelait dans sa moustache :

"Oui, oui, nous savons cela ; ils sont tous innocents comme l'enfant qui vient de naître ; les parents le croient... C'est pourquoi j'aime mieux faire mes affaires tout seul."

Maurice pensa à s'enfuir. Il essaya de dégager son oreille, que M. Mathieu serra plus fort.

Une pensée lui vint d'ailleurs : il serait lâche de laisser Lina seule dans les mains de cet affreux homme.

Ils arrivaient à la remise ; le propriétaire poussa les enfants devant lui et, malgré leur résistance, les fit monter par l'échelle dans son grenier à foin.

Il en ferma la porte à double tour ; puis il descendit, criant à ses prisonniers d'un ton narquois :

"Un peu de patience, maintenant ! Dans deux heures, je viendrai vous ouvrir."

Cette voix moqueuse acheva d'exaspérer Maurice ; sans s'occuper de Lina qui s'était jetée sur un tas de foin où elle continuait à pleurer, il tomba sur la porte comme un furieux ; il essaya de l'ébranler avec de violents coups de pied ; mais la porte était solide, il n'y avait rien à faire. Alors il se mit à tourner autour du grenier comme un lion en cage, frappant du pied et disant mille sottises à M. Mathieu.

Enfin, fatigué, il finit, au bout d'une demi-heure, par venir s'asseoir auprès de Lina, qu'il essaya de consoler.

"Écoute, dit-il, ne pleure plus ; c'est un vilain homme ; il est très méchant ; mais papa le punira.

— Oh ! fit la petite, désolée, et s'il nous garde toujours ici ?

— Pas de danger ! répliqua son cousin, affectant une confiance qu'il n'avait pas. Il n'oserait pas. Il a dit qu'il nous ouvrirait dans deux heures ; il faut attendre... Il y a déjà longtemps que nous sommes ici."

Un cri de Lina l'interrompit. Elle se leva affolée, criant :

"Quelque chose a bougé dans le foin !

— Bah ! fit Maurice, tu rêves !"

Il alla prendre un bâton dans le fond du grenier pour soulever le foin et découvrit... un petit chat... puis un second...

"Tiens, dit-il, il y en a toute une nichée... En voilà encore un autre... Voilà la mère maintenant... Quels yeux furieux ! Elle a l'air presque aussi méchant que monsieur Mathieu.

— Laisse-la, conseilla Lina, elle te grifferait.

— C'est vrai qu'elle n'a pas l'air commode. Eh bien ! Madame la chatte, calmez-vous ; nous vous laissons la place."

Et les enfants allèrent s'asseoir plus loin en continuant à échanger leurs réflexions qui n'étaient pas couleur de rose.

Le jour commençait à baisser ; ils pensaient qu'on allait bientôt les appeler pour le dîner.

"Comme maman sera inquiète ! soupira Maurice, y songeant un peu tard. Pourvu qu'il vienne nous ouvrir !

— Et s'il ne vient pas ? Que ferons-nous ?" demanda Lina.

Maurice réfléchit.

"Il faudra alors que nous trouvions moyen de nous en aller. Je suis trop gros pour passer par la lucarne ; mais peut-être que toi, en t'aidant, je pourrais t'envoyer sur le toit. Là, je pense que quelqu'un te verrait, et tu appellerais au secours.

— Oh ! fit Lina, de plus en plus effrayée.

— Il y aurait un autre moyen, continua son cousin... Tu vois ces vieux outils ? Il faudrait en prendre chacun un et démolir la porte.

— Comme ce serait difficile et long !" murmura la petite fille.

Heureusement, pendant ces réflexions le temps passait. M. Mathieu, comme il l'avait promis, arriva au bout des deux heures ; ce qui fut fort heureux, car, avec les beaux moyens de Maurice, ils auraient couru risque de ne pas être libres de sitôt.

Ils ne se firent pas prier pour descendre et ne s'attardèrent pas à causer avec M. Mathieu.

Maurice s'enfuit, entraînant Lina, à laquelle la terreur donnait des ailes. Seulement, quand il se vit à distance du redoutable propriétaire, il lui cria en manière d'adieu :

"Ce n'est pas nous qui avons mangé vos fraises, et papa vous fera punir par le garde-champêtre !"

Ce fut justement dans les jambes de son père qu'il tomba en arrivant chez lui :

"Malheureux ! D'où viens-tu donc ? leur cria-t-il ; ta mère es malade d'inquiétude. Quelle peur vous nous avez faite !

— Papa... c'est... M. Mathieu !"

Et, en courant, ils arrivèrent au salon où était la jeune femme ; à leur vue, elle poussa un cri de joie ; puis on s'expliqua, et au récit des angoisses du coupable, ses parents n'eurent plus le courage de le gronder trop fort.

"Il faudra que j'aille parler à notre voisin, dit son père. Il me semble qu'il a outrepassé ses droits... Mais en attendant, à table ! L'heure du dîner est passée depuis longtemps, et ces émotions m'ont creusé l'estomac."

Le lendemain, le père de Maurice alla, en effet, trouver M. Mathieu ; celui-ci refusa de reconnaître son erreur et persista à soutenir